

Matière à tisser

COCON ARTISANAL, LE VER À SOIE S'AFFRANCHIT DES FRONTIÈRES POUR EXPLORER LES TRAMES DE NOS IMAGINAIRES, ET RÉINVENTE L'ÉDITION NOMADE DE PROXIMITÉ.

Le Ver à soie, l'anti-start-up par excellence ? Les saisons sont réglées comme du papier à musique. Printemps comme hiver, Virginie Symaniec « prépare » son programme éditorial. Les beaux jours venus, elle file dans les Landes, avec sa caravane pliante Rapido, vendre sa production sur les marchés. « 94 déballages l'été dernier ! » Elle aime exposer. Inventer des mises en scène. « C'est ma vie que je mets sur la table », explique l'éditrice « volante », adepte du circuit court, et titulaire d'un doctorat en études théâtrales. Joliment illustré, Le Ver à soie pérégrine. Avec un prisme vers l'Europe de l'Est, mais pas seulement. La jeune maison, créée il y a six ans, publie des romans, des récits, des essais, des livres jeunesse. A même lancé une collection de poèmes (à planter) sur du papier ensemencé. Cette singulière aventure, Virginie Symaniec la raconte dans *Barnum*, au fil de chroniques écrites entre 2013 et 2017, qui vient de paraître. Tout est là : le monde des camelots, le désir de l'Autre, « le goût de créer avec ce qu'on a autour de soi », la conquête d'un métier, le prix de l'indépendance. C'est revigorant et souvent drôle. Ce qui n'empêche pas cette femme au caractère bien trempé, « hypersensible », de monter à l'assaut. Contre les experts de tout poil, la bêtise crasse, l'uniformisation. Et d'où émergent deux figures tutélaires : un grand-père admiré qui imprimait des tracts pour les Biélorussiens de France, une mère dont « la mémoire de ses peines reste mon sabre ».

Virginie Symaniec, vous avez hérité d'une culture mixte : un père biélorussien, une mère d'origine ardéchoise. Quelle importance accordez-vous à la question de la transmission dans votre métier d'éditrice ?

Dans ma culture, il y a aussi bien du catholique que de l'orthodoxe, de la petite-fille d'ingénieurs des Mines ou de Polytechnique que de l'arrière-petite-fille de cosaque. Font aussi bien partie de ma culture les récits sur les soyeux de ma grand-mère ardéchoise que les milliers de livres que j'ai pu lire en quatre ou cinq langues pour parvenir à rédiger mon habilitation à diriger des recherches en Histoire. Tout aussi immédiatement, fait partie de ma culture le reste de ma bibliothèque où Flaubert peut aussi bien croiser Kafka que Boulgakov peut rencontrer Celan ; Vercors dialoguer avec Fanon ou Erri de Luca avec Aleksievitch. J'espère également que manger japonais, indien ou italien fait autant partie de ma culture que la blanquette de veau, la caillette ou les dranikis. Je n'ai personnellement jamais su ce que serait une culture mixte à double entrée. Je sais en revanche ce qu'est de vivre avec des origines et une culture toujours supposées, conduisant à subir des représentations entièrement faussées de sa propre identité et à pâtir des impasses que ces dernières ne cessent finalement de justifier.

Dans ce contexte, la question de la transmission est importante. Déjà, il y a ce que l'université française et la recherche m'ont légué à bac +15 : l'exil et la précarité dans mon propre

pays. Un parcours fait de coups, d'obstacles, d'échecs cuisants et de ce refus que mes pairs ont sans cesse renouvelé de me céder le droit, même habilitée à diriger des recherches, à avoir un accès à l'emploi. Après treize années de ce régime, le décès de ma mère m'a donné l'opportunité de fonder Le Ver à soie, et je l'ai fondé de la même manière qu'on se construit un refuge. J'ai pu intégrer la question de l'exil et la manière dont on en crée dans ma ligne éditoriale, c'est-à-dire faire de quelque chose qu'on m'a toujours présenté comme une tare un horizon de l'écriture, du récit, de la littérature. J'ai pris pour modèle la revue russophone *Monologue* qu'Aleksei Andreev publie seul à Minsk depuis plus de vingt ans et qui est sans conteste la plus belle revue du monde, parce que la grande force de son éditeur est d'assumer pleinement la solitude. Et puis, un jour, je me suis retrouvée dans la réserve de la bibliothèque de Beaune, où on m'a montré un incunable de 1000 ans d'âge. C'est là que j'ai réellement pris conscience de la valeur patrimoniale et transmissible de ce que nous faisons en tant qu'éditeurs.

Le catalogue du Ver à soie s'intéresse particulièrement aux marges, qu'elles soient géographiques, linguistiques ou sociales. Comment trouver sa place ? agit comme une sorte de mantra... En quoi la notion de décentrement, voire d'exil, est-elle féconde ?

Dans mon expérience, l'exil et le décentrement sont des faits, j'ai dû attendre 45 ans pour avoir accès à un emploi que je suis seule à m'être donné. Je me suis auto-proclamée éditrice. Il n'y a rien de fécond à être discriminée, rien de fécond à travailler comme on bêche une terre gelée tout en voyant les autres prospérer pour beaucoup moins que ça. À un moment donné, il devient non pas vital de trouver sa place mais de la prendre. C'est une question de survie. Ce dont j'ai besoin, c'est d'arrêter l'exil...

Au Ver à soie, la littérature est donc plus que jamais ouverte sur le monde. Entre voyages, quêtes, exils et sentiments d'exil, les deux Sénégalais de *Marche ou rêve* du Belge Luc Fivet peuvent dialoguer à la frontière du Mexique avec l'homme-fleuve de la Russe Maria Rybakova, lesquels peuvent croiser les jeunes de la Slovaquie de Svetlana Žuchová et de Jana Beňová ou l'enfant de Biélorussie de l'Autrichienne Carolina Schutti – trois prix de littérature de l'Union européenne. À la douceur de ces écritures impressionnistes du détail et de la déambulation va s'opposer la dureté du propos et du style du Biélorussien Alhierd Bacharevič qui recoupe tant les préoccupations de l'Est-Allemand Einar Schleef et que je mets en présence de la tendresse de la prose poétique de la Transylvain Angi Máté, des joyeuses péripéties occitanes du don Quichotte landais de Jean-Michel Vignolle, de la fantaisie cap-verdienne de Mindel Sauldale de Geoffroy Larcher ou de l'écriture de la consolation qu'offre *Une île en hiver* de Sonia Ristic. Quelle que soit leur origine linguistique,

tique ou territoriale, les textes se passent soudain de frontières, dialoguent, s'opposent, se rappellent les uns aux autres avec leur histoire. Ma place, si j'en ai pris une, est d'établir le lien entre eux, de montrer les fils qui les relient.

Qu'est-ce qui vous retient dans la publication d'un texte ?

Une fois posé qu'il entre dans ma ligne éditoriale, me touche-t-il ? Et me touche-t-il au point de me placer en capacité de le défendre, y compris lorsque je suis dehors sur un marché depuis 10 heures du matin par -1°C ? Je trouve que l'humanité se divise en deux aujourd'hui : celle dotée d'un organe qui s'appelle le cœur et qui possède une vue claire sur le fait que l'émotion et la rectitude peuvent être utiles à l'intelligence, et l'autre, qui ne comprend pas encore à quoi peut bien servir cet organe. On retrouve le même clivage parmi les auteurs et les traducteurs. J'ai appris à la dure ce qu'un texte, c'est-à-dire une écriture ou une traduction, me dit de ce phénomène. Car lorsqu'il manque un cœur à l'ouvrage, pour moi, il y a erreur de casting. En cela, je pense qu'un éditeur publie des personnes, pas des histoires, et il m'arrive désormais de prendre des temps de ministre pour comprendre les sentiments que me procure un texte et à qui j'ai affaire. Si le texte m'endort dès la première page ou s'il me donne le sentiment que j'ai affaire au « bois tordu de l'humanité » (Isaiah Berlin), je ne fais aucun effort pour rester éveillée. Roland Barthes disait qu'on reconnaît le stéréotype à son caractère somnifère. J'acquiesce, et à mon humble avis, il en va de même avec la graphomanie.

L'illustration occupe une grande place au Ver à soie.

En quoi enrichit-elle votre travail ?

J'ai été éduquée dans un milieu qui idolâtre la peinture et les peintres, et il se trouve que j'ai cessé de dessiner à la mort de mon grand-père. Devenir éditrice m'a permis de renouer avec le dessin. Je me disais qu'il fallait organiser la fabrication des livres autour de trois grands savoir-faire : un contenu potentiellement littéraire (l'auteur), de la technique (l'imprimeur), mais aussi une esthétique. J'aime l'idée qu'une maison d'édition puisse s'organiser autour d'une ligne graphique. Je crois aussi à l'idée que l'esthétique est une politique. La mienne s'oppose clairement à d'autres, et j'ai voulu travailler sur la question de savoir ce que serait, par exemple, une esthétique de la bienveillance.

Votre recueil *Barnum* (Signes et balises, 2020) pourrait être lu comme une sorte de « défense & illustration » d'une édition alternative. Pensez-vous que votre expérience – vendre vos livres sur les marchés – est transmissible ?

Ce que je mets en pratique n'est rien d'autre que ce que faisaient nos grands-pères avant l'avènement de la grande distribution. Je n'invente strictement rien en allant sur les marchés. Bien d'autres que moi le font d'ailleurs sans en faire un étendard, et avant les années 1970, certains libraires allaient même se fournir directement à Rungis.

Faire de l'édition nomade en renouvelant constamment ses pratiques de manière à créer un lectorat en allant aux endroits où personne ne vous attend – car qui attend le Ver à soie ? Personne –, c'est un peu comme le continuum dialectal en linguistique : il n'y a rien de plus normal. Je fais ce que ferait n'importe quel entrepreneur dans n'importe quel autre domaine : être



Illustration de Marché au rêve

CARTE D'IDENTITÉ

Le Ver à soie 35, rue de l'Artois 78690 Les Essarts-le-Roi

Création en 2013

25 titres au catalogue, tirage moyen : 300 ex.

Meilleures ventes : *Marché ou rêve* de Luc Fivet et *Mon cousin Hugo*

de Coco des Amériques (1000 ex.)

Chiffre d'affaires : 40 000 €, diff. - distr. : Le Mûrier blanc

quelqu'un de terrain, aller vers les gens, leur parler des livres, les convaincre de les acheter. Si j'avais eu ce qu'on appelle au poker une blinde, j'aurais sans doute pu « jouer » à faire un coup et à sortir de l'économie réelle. Mais je n'ai pas les moyens de jouer. D'ailleurs, « je donne, tu donnes », c'est de l'économie, mais « je prends, tu donnes », c'est de la prédation. Personne ne va se réveiller le matin en se disant qu'il va entrer dans une librairie pour trouver un livre du Ver à soie dont il n'aura par ailleurs jamais entendu parler. C'est à moi de créer ce lecteur et ce n'est qu'une fois qu'il est créé qu'il peut entrer dans sa librairie. Aujourd'hui, 60 % de mon chiffre d'affaires provient de la vente directe.

Ce que je fais, c'est donc simplement assumer le fait d'être en première ligne. C'est cela que raconte *Barnum*. La manière dont j'ai décidé de fonder une entreprise en tant que femme dénuée de capital, les joies et les peines que j'ai pu affronter, et les décisions que j'ai prises comme les solutions que j'ai trouvées pour faire ce qu'il y avait à faire et pour ne pas être immédiatement broyée.

Comment imaginez-vous Le Ver à soie dans dix ans ?

J'ai déjà joué au jeu de « fais de grandes études et projette-toi dans dix ans » et le résultat a été une catastrophe. Je tiens donc beaucoup aujourd'hui à ne rien imaginer d'autre que le prochain livre du Ver à soie ou son prochain programme d'exposition. Cela va avec l'idée de commencer par me demander si j'ai réussi ma journée avant de me demander si j'ai réussi ma vie. En fait, plus je vieillis, et plus je m'attache aux détails. Pour l'instant, je profite de ce que me donne ce petit animal au présent, et *carpe diem*.

Propos recueillis par Philippe Savary